

DISSIDENCES

GENEALOGIE

Ce n'est pas parce qu'on est condamné à l'éphémère qu'il ne faut pas se soucier de ses origines. Excusez cette phrase sentencieuse, elle m'a échappé. Ou bien je l'ai entendue quelque part. Bref, elle m'est venue parce que la mode est à la généalogie, c'est-à-dire à la recherche de ses ascendants. Ce n'est certes pas une marotte qui date d'hier, mais on la croyait jusqu'à présent l'apanage de papys cacochymes, de quelques originaux rêvant de descendre de Jupiter par la cuisse gauche, ou d'aristos voulant s'assurer qu'ils étaient bien, comme disait Audiard, « du bifton garanti croisades ».

Cette quête des origines prend ces temps-ci, chez nous, une ampleur inédite. La cause matérielle en est la facilité désormais offerte de consulter des sites sur Internet, qui vous mitonnent en quelques clics une généalogie remontant à Adam et Eve, j'exagère à peine. La cause profonde en est le besoin éperdu de savoir qui l'on est et d'où l'on vient. C'est assez amusant, sans doute légitime, un peu vain aussi. Passe pour les ascendants proches, mais une trace familiale, ou génétique, remontant à quelques siècles... Récemment, et sans que je l'aie demandé, j'ai reçu l'arbre généalogique d'une partie de ma famille, pieusement établi par un cousin attentionné. Bon, et alors ? Je ne vous dis pas jusqu'où il est remonté, d'abord parce que cela ne vous regarde pas, et qu'en plus vous vous en fichez, mais savoir qu'au dix-septième siècle l'un de mes ancêtres était laboureur, ou notaire, ou boulanger, ne bouleverse pas fondamentalement mon être. C'était peut-être un brave type, ou un crétin qui battait sa femme et ses enfants, et si ça se trouve, tiens, il ne croyait même pas en Dieu, faisait dire des messes noires et fréquentait des ribaudes.

Il existe, basée aux Etats-Unis mais essaimant un peu partout, une secte, pardon, une religion, spécialisée dans ces recherches généalogiques, ce sont les mormons. Les mormons sont, paraît-il, de moins en moins polygames, c'est trop de souci et cela finit par revenir cher même si cette Eglise est richissime, mais ils établissent patiemment la généalogie de l'humanité entière, avec l'aide d'ordinateurs surpuissants. Les réseaux sociaux espionnent vos vies présentes pour vous contrôler et en tirer profit ; les mormons espionnent vos origines pour... pour quoi au fait ? Posséder l'humanité entière, son passé, son histoire, ses filiations, dans une extension délirante de la Genèse ?

Ces pulsions généalogistes sont bien sûr un symptôme aux causes assez transparentes. On a envie de savoir d'où l'on vient parce que l'on ne sait trop où l'on va. En tout cas une partie de l'humanité. Inquiétudes métaphysiques, crise démocratique, angoisse écologique... Et qu'en sera-t-il de cette quête des origines

pour ceux qui sont, ou seront, les produits de gamètes et de donneurs de sperme anonymes ? Ce n'est même plus un sujet de roman ou de film, déjà trop rebattu. Vous me direz que le viol, par exemple, a toujours été une arme de guerre depuis la nuit des temps, et que les auteurs de ces crimes laissent rarement leur carte de visite à l'intention de leurs possibles descendants, qui se comptent par milliers, sinon par millions dans l'histoire humaine. Je vois d'ici des yeux s'écarquillant d'indignation devant cette douteuse comparaison. Pour ma part, je ne crois ni au déterminisme de l'hérédité, ni au caractère sacré de la filiation. Tout de même, peut-être les gens « éclairés » qui applaudissent ce « progrès », c'est-à-dire les tripatouillages génétiques posant des Jean-sans-terre sur une Terre surpeuplée, feraient-ils bien d'y réfléchir à deux fois. Même si on peut très bien vivre sans accrocher son arbre généalogique au-dessus de son lit.

FICTIONS

Longtemps je me suis couché tard parce que je lisais des romans ou regardais des films. C'est toujours le cas, mais il arrive que je me couche encore plus tard, à cause des séries. C'est terrible les séries, surtout quand elles sont bonnes, comme *Downton Abbey*, *Le Bureau des légendes*, ou encore *Engrenages*, le magnifique *Top of the lake* de Jane Campion, cinéaste majeure, ou *Twin peaks* de David Lynch, autre cinéaste de génie. Le piège, la tentation diabolique. Pourtant j'ai résisté longtemps à sacrifier un temps précieux, je résiste encore à plein de choses, comme le totalitarisme des réseaux sociaux, la malbouffe, le macronisme, le mélenchonisme, le rap, l'hygiénisme, l'horreur religieuse, l'écologisme bobo. Mais les séries, je me suis fait avoir... Enfin, pas toutes, car la débilité règne en maître dans certaines d'entre elles, souvent américaines.

Ne tentez pas l'expérience si vous voulez sauver votre âme et votre sommeil. Vous vous faites un épisode, juste un. Et puis non, c'est trop bête, encore un autre. Et puis un troisième, etc. Vers deux ou trois heures du matin, vous vous dites que ce n'est pas sérieux mais qu'on n'a qu'une vie. Bref, les nuits d'été vous vous gavez de séries jusqu'à pas d'heure. Quand j'étais jeune et fou, je me suis souvent laissé emporter des nuits entières, comme (presque) tout le monde, par Alexandre Dumas, Jules Verne, Zévaco, Stevenson, j'en passe, et de beaucoup moins avouables. Les séries ont pris le relais de ce formidable besoin de récits. Comme je suis un peu au fait de ces questions, et concerné de près par la narratologie, c'est-à-dire, en bon français, la manière dont on raconte les histoires, j'en profite pour me poser quelques questions sur l'état de la fiction en ces temps crépusculaires. Parce que les fictions nous informent sur le monde en profondeur, beaucoup mieux que les actualités.

Il n'y a pas de société sans histoires. Même les plus répressives, les plus puritaines, les plus austères, ont besoin de récits qui guident nos vies, imposent des modèles, une vision du monde, et façonnent notre imaginaire, aussi médiocre et

nourri de clichés soit-il. Platon voulait chasser de sa *République* les poètes, c'est-à-dire les conteurs d'histoires, les accusant de colporter mensonges et illusions, au détriment de la Vérité, apanage du seul monde des Idées. Vingt-cinq siècles plus tard, on ne peut pas dire que son vœu soit exaucé, ce sont toujours les histoires qui mènent le monde, et c'est tant mieux.

Une chose est frappante dans les récits contemporains, le roman populaire ou les séries : la persistance du « réalisme », même dans une saga parfois onirique ou mythique comme *Games of throne* ; le réalisme, c'est-à-dire l'illusion, l'imitation de la réalité, qu'une certaine « modernité » littéraire chercha pourtant à battre en brèche pendant plus d'un siècle, mais le Nouveau roman a fait long feu ; l'élaboration quasi systématique d'intrigues parallèles, croisées, un véritablement développement hypertextuel, comme pour souligner la complexité de cette soi-disant « réalité » ; et une écriture souvent brillante dans les meilleures séries comme *Engrenages* ou *Le bureau des légendes*, des dialogues adaptés aux personnages, fouillés, exploitant toute la palette des registres de langue. Mais au fond, tout cela est-il bien nouveau ? Est-ce qu'on ne continue pas à raconter le monde comme dans les romans du dix-neuvième siècle ? Pas tout à fait. On a intégré et systématisé la notion de simultanéité, inventée en d'autres temps par le romancier américain John Dos Passos, on joue en permanence sur le rythme du montage parce que notre rapport au monde est devenu épileptique et que l'attention se dilue dès qu'une scène dure plus de cinq minutes. *La civilisation du poisson rouge* est le titre d'un livre de Bruno Patino (Grasset), fort édifiant sur ce sujet, et qui n'annonce rien de bon. Quand on n'est plus à même de recevoir les grands récits, ceux qui jouent aussi sur le temps et la lenteur, on prépare des futurs explosifs...

MOCKY, LE MIRACULEUX

Il nous a toujours accompagnés avec sa grande gueule, ses colères et son physique de jeune premier, mais on ne pensait pas souvent à lui et on avait tort. 80 films, dont beaucoup sont encore totalement inconnus du public parce qu'ils étaient distribués confidentiellement par lui-même, à se demander comment il trouvait l'argent pour les tourner, quand on sait ce que coûte le moindre navet intimiste subventionné par le circuit largement corrompu du système français. Mais Jean-Pierre Mocky tourna inlassablement, jusqu'à la fin, des films mal fichus aussi bien que de petits chefs d'œuvre. Personne n'a oublié *Le Miraculé*, contre lequel des culs-bénits avaient protesté, normal, alors que c'était un film sur les marchands du temple, le mercantilisme religieux de Lourdes et la crapulerie des arnaques à l'espérance. Tout comme *Un drôle de paroissien*, quelques décennies plus tôt, des brûlots comme *L'Albatros* qui, dans les années 70, dénonçaient la corruption politique du pompidolisme agonisant, ou le terrifiant *A mort l'arbitre !* qui flinguait la bêtise des supporters de foot, et plus généralement la violence hideuse d'une foule déchaînée. Un jour, bientôt, on ressortira tous les films de Mocky, les

bernard fauconnier

Chroniques presse

connus, les inconnus, et aussi les navets parce que même ses réalisations bâclées portent la marque d'une révolte jamais apaisée, d'une colère énorme et salutaire, assaisonnée d'une mauvaise foi réjouissante et d'un rire iconoclaste qui n'est plus guère de saison...